

Cahelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, New Orleans, La.

Address at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 23 janvier 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne, Fahrenheit Centigrade

CARNET MONDAIN

- JANVIER BALS A L'ATHENEUM 27. Equipe de Yami. FEVRIER A L'OPERA 2. Nérée. 6 Olympiens. 10 Faustiens. 13 Mithras. 16 Obéron. 21 Ariélens. 23 Chevaliers de Momus. 27 Equipe de Protée. 28 Rex. 28 Equipe de Comus.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PANAMA.

Il serait curieux et amusant, si l'on n'était attristé de suivre la marche des choses devant les comités divers du Congrès saisi de la question, aujourd'hui célèbre, de l'Exposition Universelle de Panama; de voir l'habileté avec laquelle chaque camp en présence manœuvre.

existent encore; non, la race est bien éteinte; M. Kahn l'ingrissant représentant californien qui se montre si ingénieux dans sa façon de mener la campagne que l'on sait nous le prouve.

D'après une dernière nouvelle, le très actif Kahn aurait essayé de surprendre ses adversaires par un mouvement de flanc qui n'a abouti qu'à sa confusion. En violation d'un arrangement en vertu duquel une résolution dont il est l'auteur devait être mise en discussion devant le comité dit des "Règlements" certain jour convenu, Kahn obtint que la discussion en question fût avancée et fixée de façon à mettre nos représentants dans l'embarras.

Mais comme ceux-ci ne se laissent pas prendre sans vert, ils ont immédiatement recouru aux mesures voulues pour répondre aux besoins de la situation; et encore une fois ils ont rendu une manœuvre de Khan nulle.

Quelque correspondant nous apprendra si de sa défaite Kahn a ri.

Au temps de "La Famille Benoiton"

Paris, 9 Janvier 1911 :

Le directeur du Vaudeville va nous offrir, dans quelques jours, la "résurrection" de "La Famille Benoiton", un des grands succès du répertoire de Victorien Sardou. Je dis "résurrection" parce que la pièce date de 1865 (4 novembre), et que, par un ingénieux retour en arrière, elle nous sera présentée avec les costumes et la mise en scène de l'époque. Nous reverrons les robes à crinolines et à volants, les coiffures à raies médianes, avec les papillotes tombantes, et la fleur dans les cheveux. La mode était-elle plus gracieuse qu'aujourd'hui? Je ne sais pas. Elle était "autre", et nous transporterait simplement en arrière de quarante-cinq ans, bien près d'un demi-siècle!

C'est à l'ancien Vaudeville, celui de la place de la Bourse, que fut représentée "La Famille Benoiton" — le Vaudeville de la Chaussée-d'Antin date de 1865. — Jamais théâtre ne fut plus enguironné que celui-là, et il fallut l'intervention providentielle de Sardou pour refaire sa fortune. Il avait déjà donné plusieurs pièces à ce même théâtre, qui languissait depuis ses grands succès du "Roman d'un jeune homme pauvre", des "Filles de Marbre", des "Faux Bonhommes", de la "Dame aux Camélias", et piétinait dans le marasme. Le jeune auteur, qui n'avait guère qu'une trentaine d'années, était venu lui apporter "Nos Intimes", "Maison neuve", et lui avait fait ainsi remonter le mauvais courant.

Bien peu nombreux sont encore ceux qui se rappellent cette vieille salle de l'ancien Vaudeville, emportée par la rue du Quatre-Septembre. Elle affectait la forme d'un puits; elle était d'assez triste allure et peu commode, mal située sur cette place de la Bourse, steppe glaciale, désert vide à partir de huit heures du soir. Sa façade étroite, étranglée, entre deux maisons, avait cet aspect de petit temple grec, à colonnes, qu'aujourd'hui encore nous retrouvons au théâtre des Variétés. Les deux salles, d'ailleurs, sont de Cellier, un architecte élève de Louis, et toutes deux, à quelques années près, de la même époque.

Quand fut représentée "La Famille Benoiton", le Vaudeville était dirigé par un certain Harman, ancien comédien de province, assez médiocre, qui, à force de roubarde, avait gagné Paris, y avait dirigé le théâtre de

la Gaité et gagné, peu à peu, le siège directeur du Vaudeville. Sans aucune vocation artistique, il était administrateur économique et habile, et comme on dit, il avait le "flair". La preuve c'est qu'après quelques années d'exploitation, il se retira des "affaires" avec une fortune assez rondelette. Il était alors secondé par un état-major intelligent et très dévoué, ayant comme régisseur général — c'était celui-là qui perpétrait la mise en scène — Vizzanti, le père d'Albert Vizzanti, mort il y a quelques années, régisseur général de l'Opéra Comique; — comme contrôleur en chef, Boi-Lieu, le neveu de l'auteur de "La Dame Blanche", et comme chef d'orchestre Montaubry, le frère du ténor qui créa "Lalla Rookh" — en ce temps-là les entractes et levers de rideau des comédies s'agrémentaient de quelques morceaux de musique.

L'usage de l'orchestre dans les théâtres de genre a tout à fait disparu de nos jours; les fantaisies syndicalistes en ont amené la complète suppression.

Voulez-vous savoir ce que donneront d'intéressant les théâtres en cette année 1865? Je vais vous le dire: à la Comédie-Française, le grand comédien Geoffroy prend sa retraite — on le revit, sept ans plus tard, à l'Odéon, dans le rôle de Don Salluste, lors de la belle reprise de "Rey Blas" faite à ce théâtre. — Nous y voyons "Le Supplice d'une Femme" d'Emile de Girardin, qui revendiqua la paternité d'un enfant dont Alexandre Dumas était le véritable père. Aussi la chute légendaire d'Henriette Maréchal, des frères de Goncourt, les étudiants ayant voulu faire expier à ceux-ci leur fréquentation dans le salon de la princesse Mathilde. Le feu couvrait sous la cendre, qui jaillit en gerbe, quatre ans plus tard, au matin du 4 septembre.

A l'Opéra-Comique, c'est "Le Voyage en Chine", qui eut grand succès... de livret. Il est vrai que celui-ci était signé du bon Labiche, en rupture de vaudeville. Au Théâtre-Lyrique — il y en avait un — on joua "Macbeth" de Verdi (déjà!).

Au Gymnase, Sardou triompha, toute l'année durant, avec les "Les Vieux Garçons". Il occupa à lui tout seul les deux théâtres de comédie. Tandis qu'au Palais-Royal on jouait "Les Joies de l'Amour", un demi-succès de Th. Barrière et Lambert Thiboust, bien souvent resservi depuis, sous des appellations très diverses.

Le monde des théâtres eut à enregistrer, cette année-là, la mort de Dumasoir, l'exquis auteur dramatique, dont les vaudevilles ont réelle valeur de comédie; et le célèbre flûtiste Tulou, de l'orchestre de l'Opéra, et de Provost, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française. L'un des plus parfaits comédiens du dix-neuvième siècle.

C'est au 9 mars 1865 que parut "L'Histoire de César", l'œuvre de Napoléon III, et que le lendemain mourut le duc de Morny, l'un des hommes les plus séduisants qu'on ait connus et dont la perte fut singulièrement douloureuse à l'Empereur, qui perdit en lui non seulement un ami des plus fidèles, mais aussi le conseiller le plus sûr et le plus expérimenté.

Le duc de Morny avait une très belle collection de tableaux, dont la vente eut quelques surprises de prix, pour l'époque. On cita comme une chose tout à fait extraordinaire: "Les Moulins" d'Hobbéma, vendus 51,000 fr.; "La Visite de l'Accouchée", de Metz, qui atteignit 50,000 francs; enfin "Le Doreur", un chef-d'œuvre de Rembrandt, dont on donna 155,000 francs. — Aujourd'hui, il faudrait compter par millions!

Au mois d'avril, exactement le 6, l'Académie française ouvrit ses portes à P. Évoit-Paradol; alors que, le 30 du même mois, le Sénat voyait entrer dans son sein, non sans quelque étonnement, le grand critique Sainte-Beuve, que l'Empereur, dit-on, voulait récompenser ainsi d'une collaboration discrète à "L'Histoire de César".

Le fleuve de la Seine eut, cette année-là, une fantaisie que nous ne connaissons plus guère: la sécheresse était telle que, le 15 mai, on releva sur pont Royal l'étiage de "quatre-vingts" centimètres; le courant avait à peu près disparu.

Le 5 juin, un décret signé de l'Impératrice accordait la croix de la Légion d'honneur à la "peintresse" Rosa Bonheur. Il avait été question de sa candidature à l'Académie des beaux-arts. Celle-ci avait été écartée abolumment; l'admission d'une femme à l'Institut, quel scandale!... Comme compensation, on l'avait décorée, ce qui souleva des orages dans Landernau. Le fait était inusité. On a moins de scrupules aujourd'hui.

Enfin, pour être presque complet, je constaterai que ce fut cette année-là qu'Abd-el Kader vint à Paris, où il s'installa, avec sa suite, à l'hôtel des Champs-Élysées, rue Lord-Byron.

La pièce de Sardou, qui fut représentée, ainsi que nous l'avons dit, le 4 novembre, eut à lutter au début contre une malchance terrible, l'entrée en scène d'un facteur aussi redoutable qu'inattendu, le choléra, qui s'était déclaré le 22 septembre et qui depuis cette époque sévissait à Paris. Mais je crois que, chez nous, aucune calamité ne saurait arrêter l'essor d'un succès sérieusement pris; celui de "La Famille Benoiton" fut tel que la pièce eut une première série de trois cents représentations.

Féministes d'Autrefois.

En 1657, un certain J. B. Decezes publia les "Entretiens de Théodore et d'Isabelle", dialogue ingénu sur les qualités respectives de l'un et l'autre sexe. L'analyse qu'en donne le "Revue du Monde ancien et nouveau" peut se résumer ainsi: — Théodore: Dieu s'applique à l'homme comme à son chef-d'œuvre. La femme n'a été qu'une sorte de post-scriptum. — Isabelle: Dieu, ayant commencé par les êtres matériels s'est élevé peu à peu jusqu'à la femme, qui représente la perfection. — T.: La nature est tellement contrariée de voir naître une femme qu'elle y emploie dix jours de plus qu'à la formation de l'homme. — I.: C'est qu'un si bel ouvrage demande plus de soins. — T.: "L'humidité" du tempérament féminin et sa charnure plus molle rendent la femme impropre aux travaux de l'esprit, tandis que la "siccité" de l'homme convient au jugement et à l'application. — Isabelle, au contraire, découvre dans cette humidité la source des idées les plus nobles; quant à l'argument de la charnure, elle le réfute par un texte d'Aristote. — T. Les femmes sont bavardes, légères et têtues; leur conversation ressemble au bruit creux d'un tambour. — I.: Quelle injustice de railler les talents de parole que le ciel nous a départis et de ne voir dans notre fermeté que de l'obstination! Vos lois nous émancipent deux ans plus tôt que les hommes; n'est-ce pas le meilleur hommage rendu à no-

tre prudence? — T.: Les personnes au tempérament humide ont beaucoup de penchant vers ce qui est aimable, parce que leur sang, plein de sérosités, est trop impressionnable, aussi la pareté du cœur ne se rencontre guère chez les femmes. — I.: Cette sensibilité est toute à notre gloire, car elle a pris naissance avec Eve dans le paradis terrestre. — T.: Les femmes sont dissimulées. — I.: Quelle erreur! même quand elles se taisent, leurs regards parlent pour elles. D'ailleurs, un peu de dissimulation est nécessaire dans la vie et puis, souvent, n'est-ce point aussi de la pudeur? — T.: L'inconstance leur est si naturelle qu'on peut dire que si la première a été fidèle à son mari, c'est qu'il n'y avait pas sur la terre un autre homme. — I.: Le ciel aussi est inconstant; c'est ce qui fait la beauté du monde. Enfin, notre inconstance nous est d'un grand secours contre votre ingratitude. Ici Théodore se déclare vaincu et se retire de la lutte sur un couplet galant. A voir ses arguments on devait s'y attendre. Ce faux lutteur est un compère.

UN CENTENAIRE. On a publié qu'il y a en ces jours derniers, cent ans qu'un décret impérial attribua à l'Etat le monopole exclusif de la fabrication et de la vente du tabac en France. Il y a là une légère erreur... Le monopole de la vente du tabac remonte à l'année 1674, époque où fut établie en France la première ferme. Les fermiers avaient seuls le privilège d'acheter la récolte, d'opérer la fabrication et le débit. Plus tard, l'Assemblée nationale rendit entièrement libres la culture et la vente du tabac. Puis on imposa aux producteurs un droit de taxe, assez mince d'ailleurs. Enfin, en décembre 1811, Napoléon rétablit dans son entier le monopole supprimé par l'Assemblée nationale. Les causes de ce rétablissement sont des plus curieuses. Napoléon aperçut un soir, dans un bal donné aux Tuileries, une ravissante valsenne dont les épaules étaient constellées de perles et de diamants. — Quelle est donc, questionna Napoléon, la femme dont le mari est assez riche pour lui offrir une telle profusion de bijoux? — On lui dit que c'était la femme d'un fabricant de tabacs. — Quelques jours après paraissait le décret en question.

Commerce clandestin

L'opium fait de grands ravages aux Etats-Unis, malgré les prescriptions qui interdisent le commerce. Ching Ling, restaurateur à Chicago, faisait des affaires d'or attiré par la réputation de ses sandwiches, les clients affluaient chez lui et les commerçants d'alentour ne pouvaient s'expliquer l'obstination de tout ce monde à payer un dollar ce qu'eux-mêmes vendraient pour cinq sous. Des plaintes en concurrence déloyale furent portées contre l'honnête Ching Ling; sans doute, des rivaux jaloux en étaient les inspirateurs; elles furent jetées au panier. Le restaurateur chinois prospéra de plus belle jusqu'à un jour où s'éveillèrent les soupçons policiers. Un agent dument grimpé était venu commander un "sandwich au foie gras", le garçon se précipita dans la cuisine et en rapporta bientôt l'article demandé. Un paquet contenant de l'opium y trouvait enfermé. L'ingénieur Ching Ling est en prison.

Commerce clandestin

Et resté seul, tranquille, il prit dans un de ses tiroirs, celui où il cachait ses papiers intimes, une petite photographie qu'il devait au bon vouloir d'une jeune danseuse de l'Opéra. Et il dit, en la contemplant avec des yeux de dilettante et de connaisseur: — Très gentil, ce petit rat! Il faut bien se donner un peu de joie en ce monde et en donner aux autres. Les mines d'or paieraient nos folies. Les siennes n'étaient pas lourdes. C'était un financier de l'école des hommes d'Etat de 1830. A sept heures et demie, le baron de Rouves arrivait au refuge de l'Opéra. Un homme grand et mince, à tournure de gentilhomme campagnard, l'aborda aussitôt. C'était l'ancien émigrant, Michel Ozères. Il eut peine à le reconnaître. Le pauvre homme se retrouvait rajeuni, changé en quelques heures, redevenu ce qu'il avait été jadis. Le barbier, le tailleur de coiffures, la lingerie d'un grand magasin, d'un de ces splendides bazars où des milliers d'employés des deux sexes s'aient le corps et l'âme au profit d'une mafia de parvenus du calicot, l'avaient transformé, embelli, au plus juste prix d'ailleurs. Soyons sévères mais équitables.

Une curieuse expédition.

Bien curieuse et vraiment originale cette expédition japonaise qui est en ce moment en route pour le pôle Sud. Son chef, le lieutenant de vaisseau Shirase, jaloux des explorateurs occidentaux, s'est mis dans la tête de dépasser ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour et de planter son drapeau sur le pôle.

Sans fortune, simple patron pêcheur, Shirase avait eu l'idée d'accomplir cet acte téméraire sur un petit voilier. Or son idée, communiquée à quelques amis, se propagea comme un coup de foudre dans les masses populaires; en un clin d'œil des souscriptions permirent de réunir 50,000 yen, et on acheta une golette de 200 tonnes. D'anciens marins, des instituteurs, des professeurs s'engagèrent et, le 1er décembre dernier, Shirase s'embarqua avec ses vingt-neuf compagnons.

La veille de son départ, le hardi navigateur et ses compagnons avaient fait, suivant les rites japonais, leurs adieux à la patrie japonaise.

Le lendemain, une foule immense salua son départ. Les hardis navigateurs sont en route pour la terre d'Edouard VII et dans cinq mois Shirase compte atteindre le pôle Sud.

Bon voyage et bonne réussite souhaitons-leur.

THEATRES. TULANE.

Le Tulane tient un de ses plus grands succès de la saison avec "Seven Days", une comédie extrêmement amusante et bien écrite.

La première représentation a été donnée dimanche devant un nombreux public qui, par de fréquents applaudissements a marqué la satisfaction qu'il éprouvait d'une interprétation hors ligne.

Les scènes amusantes abondent dans "Seven Days" et l'esprit y pétille. L'intérêt va sans cesse grandissant, et le spectateur est tenu constamment sous le charme.

Ajoutons que rien n'a été négligé sous le rapport de la mise en scène pour assurer le succès de cette pièce, et que l'interprétation en est confiée à des artistes d'élite au premier rang desquels il convient de citer: MM. Herbert Fortier, Edmund Pollock, H. Trenton, Gordon Burby, Mmes Suzanne Leonard Westford, Grace Atwell, W. Wong Shannon et Mercier Esmonde. Matinée demain.

CRESCENT.

Il y avait foule dimanche soir et hier nu Crescent pour assister aux deux premières représentations de "The Rosary", le beau drame religieux qui tient l'affiche cette semaine.

Tous les sentiments qui peuvent animer les hommes y sont exprimés avec un talent supérieur et lorsque la pièce est jouée par des artistes comme ceux de la troupe du Crescent le succès est certain. Il a été très grand dimanche soir et il se maintiendra sans aucun doute jusqu'à la fin de la semaine.

Parmi les artistes qui ont été particulièrement applaudis il faut citer en première ligne MM. Bowers Jennings, qui tient le rôle de père, John Thorn, J. M. Clayton, Mmes Ida Root Gordon, Sybil Hammersly et Mabel Hamlin. Matinée aujourd'hui.

Théâtre de l'Opéra.

Les deux spectacles donnés dimanche au théâtre de l'Opéra avaient attiré un public nombreux; c'est encore avec succès qu'y ont été chantés, en matinée, "Hérodiade", et le soir, "Mam'zelle Trompette".

Dans le rôle de Jean, il a été fait à M. Morati l'accueil le plus flatteur. Dans plusieurs pages l'artiste pose si parfaitement la demi-teinte qu'il fait valoir ses cordes vocales. Ces lignes conviennent souvent mieux à un instrument que la plénitude des sonorités. C'est que nous sommes chez le ténor, et que nous ne pouvons que louer le volume, de l'éclat, si elle existe, ne lui fait pas perdre le sentiment, la justesse de l'accent.

Mmes Sclar et Nady Blancard ont tenu avec éclat leurs rôles, et le public ne s'est pas montré parcimonieux, avec d'applaudissements à leur égard.

"Mam'zelle Trompette", dont c'était la seconde exécution, a été très goûtée du public, moins toutefois cette fois que la première. Les artistes, du premier au dernier, ont chanté et joué avec verve et entrain. Peut-être, cependant, l'intention du librettiste dans certaines scènes, a-t-elle été trop soulignée; les chœurs souvent démentaient une pièce d'artiste forçant trop la note d'obéissance, l'effet voulu: Glissez, mortels, n'appeyez pas.

Ce soir, quatrième de "La Vie de Bohème", le plus grand succès de la saison, que chanteront MM. Fontaine Caillo, Montano, Huberty, Vergnes, Bachade.

"L'Attaque du Moulin" reparait à l'affiche pour jeudi et sera les mêmes interprètes qu'à sa première représentation.

Samedi soir, "Thais", et à l'étude, "Lakmé" et le "Trovatore".

ORPHEUM.

Le programme de l'Orpheum inauguré hier après-midi pour cette semaine est assurément aussi complet et intéressant que ceux auxquels l'habile directeur de ce théâtre a accoutumé le public depuis des années qu'il comprend à être accueilli avec enthousiasme par la salle bondée jusqu'à son entrée et applaudi d'autant plus bruyamment qu'il était invariablement interprété par des artistes d'un talent exceptionnel.

Citons parmi les artistes qui ont été particulièrement fêtés: les quatre Fords dont les danses classiques ont été grandement admirées; Mile Ida O'Day, une charmante actrice qui interprète à la perfection une comédie dramatique en un acte intitulée "Cinders"; MM. Bowers, Walters et Crooker d'excellents comédiens qui paraissent en scène sous le nom de "The Three Rubens"; Mile Joe Heather, une chanteuse anglaise à la voix fraîche et agréable qui interprète plusieurs chansons populaires; les gymnastes Frank Work et Reinhold Ower, et les équilibristes Tony et Erna Balgot.

DRAME.

New York, 23 janvier — M. David Graham Phillips, un écrivain de mérite, a été attaqué à coups de revolver par un inconnu, cet après-midi au moment où il se rendait de son domicile au Princeton Club, et a été grièvement blessé par un projectile à la poitrine.

L'agresseur de M. Phillips s'est ensuite fait justice en se tirant deux balles de revolver dans la tête. Il a succombé quelques minutes plus tard à ses blessures.

M. Phillips a été transporté à l'Hôpital Bellevue.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

No 39 Commence le 10 Dec 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

X L'ADIEU

(Suite)

— Et de l'or... — On vous y envoie? — Oui, mais je reviendrai, ma

chère Rosalie... — A la bonne heure... Nous avons tant de plaisir à vous voir.

— Et je vous écrirai pour vous donner de mes nouvelles. Votre père m'écrira aussi... Qui sait? Ce sera être une bonne affaire pour nous tous. Moi aussi je suis content de vous voir et je voudrais vous savoir tous heureux... Vous êtes presque une famille pour moi... Elle s'en alla, comme reconfortée, en boitant, son grand carton à la main.

S'il l'avait observée, il aurait vu son pauvre cœur de dix-sept ans soulever son corsage de fille chaste et pure, mais aimante. Pavillet, dont la porte était ouverte, car il était prêt à sortir, les avait entendus.

Il dit au baron: — Qui, vous allez partir, cher ami? — Oui. Le patron m'envoie là-bas. Comme je voudrais qu'il y ait quelques bonnes opérations à traiter pour nous tous! Je vous tiendrai au courant.

Pavillet avait son idée. — Allons-nous-en, dit-il. Il est l'heure.

En chemin, bras dessus bras dessous, ils causèrent. Pavillet disait: — J'ai des travaux. Ce sera une affaire monstrueuse. Vous avez toujours vos dix mille? — Toujours. Vous les avez bien? — Ils sont dans la caisse de votre

bureau. Gardez-les; vous en ferez ce que vous voudrez. Il ne nous est pas défendu d'essayer de gagner quelque chose.

— Vous m'écrivez? — Soyez tranquille. Vous savez quelle amitié j'ai pour vous. — Alors les patrons ont peur de moi? — Roger déclara: — Qu'il y a des millions à ramasser... — Des millions, c'est trop pour nous... Si on pouvait seulement gagner quelques bons billets, la valeur d'un gros lot du Crédit Foncier ou de la Ville... Quelle abnégation! — Pourquoi pas? dit le baron. Soyez tranquille, cher ami, vous saurez tout, vous d'abord les autres ensuite... — Quand vous metrez-vous en route? — Demain soir, sans doute. — Alors, nous déjeunerons ensemble demain matin? — Si vous voulez!... Ils arrivèrent à la banque.

Des bandes d'employés couraient le trottoir. Des poignées de mains se donnaient.

Roger de Rouves était connu de presque tous les commis, les ouvriers et les ouvrières ou employés de la grande maison qui donnait sur la rue.

C'étaient des échanges de saluts et de sourires.

On l'appela le baron. Comment avait-on su qu'il l'a-

vait en réalité? — Explique qui pourra ce fait, mais de nos jours, il est bien difficile de dissimuler ses qualités ou ses défauts, son origine et parfois son histoire.

On pourrait croire que l'opinion a des yeux de lynx et perce les murailles pour voir ce qui se fait et entend ce qu'on dit.

Des sons arrivés dans la boîte, l'entra dans le cabinet du patron où il était attendu.

M. Labour lui remit ses instructions écrites — soigneusement libellées, comme il disait — lui fit ses dernières recommandations, y ajouta des lettres pour ses correspondants et les banquiers de Cape-Town et de Prétoria.

Il n'avait rien omis. A ce batémième financier, il ajouta une somme de six mille livres sterling en traites sur Cape-Town et une liasse de billets de banque français et anglais représentant une somme à peu près égale, avec laquelle l'agent de la Banque Dapré pouvait faire bonne figure.

Le tout était porté au compte de l'affaire commune de la petite compagnie qui l'entreprenait.

Après quoi, le patron souhaita à son envoyé toutes sortes de prospérités et une bonne chance dans cette excursion au pays de l'or.

Il le quitta en lui disant: — Veillez au grain; soyez actif, prudent, vigilant et débouillard.

Et resté seul, tranquille, il prit dans un de ses tiroirs, celui où il cachait ses papiers intimes, une petite photographie qu'il devait au bon vouloir d'une jeune danseuse de l'Opéra.

Et il dit, en la contemplant avec des yeux de dilettante et de connaisseur: — Très gentil, ce petit rat! Il faut bien se donner un peu de joie en ce monde et en donner aux autres. Les mines d'or paieraient nos folies. Les siennes n'étaient pas lourdes.

C'était un financier de l'école des hommes d'Etat de 1830. A sept heures et demie, le baron de Rouves arrivait au refuge de l'Opéra.

Un homme grand et mince, à tournure de gentilhomme campagnard, l'aborda aussitôt. C'était l'ancien émigrant, Michel Ozères.

Il eut peine à le reconnaître. Le pauvre homme se retrouvait rajeuni, changé en quelques heures, redevenu ce qu'il avait été jadis.

Le barbier, le tailleur de coiffures, la lingerie d'un grand magasin, d'un de ces splendides bazars où des milliers d'employés des deux sexes s'aient le corps et l'âme au profit d'une mafia de parvenus du calicot, l'avaient transformé, embelli, au plus juste prix d'ailleurs.

Soyons sévères mais équitables.

Son péonle n'avait diminué de cinq à six louis.

On lui aurait donné quinze ans de moins que la veille.

— Puisseance de la monnaie! dit-il. Grâce à vous, mon cher Roger, me voilà en mesure de rentrer dans le monde où je n'osais plus me montrer.

Le monde, pour lui, c'était la foule affairée qui trime, travaille, se remue, arpente le trottoir, dans sa besogne journalière, cherche des places et tâche de se colloquer dans un abri où elle trouve sa pâture et quelques piécettes d'argent de poche sous la forme de gnelte, d'appointements ou de salaires.

Après cinq ans d'échecs, d'essais infructueux, de tentatives avortées, il ne comptait pas sur un autre résultat.

Vivre, c'était tout ce qu'il ambitionnait.

Et cependant il avait été jeune et brillant dans sa province, aux environs de Montrejean, comme les petites, les deux seurs, que le baron de Rouves avait reconstruites en chemin de fer, Tienne et Laurence Pailhès — un beau pays en vérité.

Il était instruit, plein de vigueur, courageux.

des exemples saisissants. Il dit au baron: — En vérité, cher ami, sans vous, je ne sais ce qui se serait devenu. Aussi vous pouvez compter sur ma reconnaissance... Il ajouta: — Bien qu'on prétende que ce n'est qu'un vain mot! Je vous prouverai le contraire.

Roger l'emmena dans un restaurant modeste de la rue Saint-Lazare; imaginez, fréquenté surtout par des étrangers et des provinciaux de passage à Paris.

L'heure de la foule était passée.

On dine assez tôt dans ces salles basses, tapissées au rez-de-chaussée des vieilles maisons qui font face au Terminus, afin de garder au l'hesté du soir pour les théâtres, les music-halls, les cirques et les lieux d'attraction qui se trouvent à chaque pas dans cette ville devenue la foire aux plaisirs, le marché aux esclaves et la maison close du monde entier.

Comme dans la Rome décadente et Byzance sur ses fins, ce ne sont que courses de chevaux, disputes de rhéteurs, jeux de badminton, incursions de barbares et triomphes de courtisanes.

Jamais on ne vit tant de spectacles où la foule se rue, tant de bateaux de fleurs et de maisons de thé, tant d'Alambraes, de Oigales et de Bataclans.

Le baron de Rouves et son compagnon n'eurent donc aucune